

Maison d'Education Mariama BA



Cérémonie de Distribution des Prix

DISCOURS D'USAGE

Présenté par

Monsieur Cheickh Sadibou DIAANE,

Professeur d'Anglais

Thème : « *Mon élève, sa galerie de musique et l'anglais* »

Samedi 29 Juin 2013

Monsieur le Ministre,
Monsieur le Grand Chancelier de l'Ordre National du Lion,
Monsieur l'Inspecteur d'Académie de la région de Dakar,
Monsieur le Maire de la Commune d'Arrondissement de Gorée,
Madame le Provisur,
Madame le Censeur,
Mesdames Messieurs mes chers collègues professeurs et surveillantes,
Chers personnels de cuisine, d'infirmerie, de surveillance et d'entretien,
Chers parents d'élèves de la Maison d'Education Mariama Bâ,
Chères anciennes de la Maison d'Education Mariama Bâ,
Chers invités et très chères élèves,
Ladies and gentlemen,

Il est presque un truisme que de dire que la cérémonie qui nous réunit à nouveau dans cet amphithéâtre mythique, après le faux bond de l'année dernière, est un rituel qui s'est frayé une place de choix dans le calendrier académique de notre institution. Cette fête de l'excellence – faut-il le rappeler – est pour la Maison d'Education Mariama Bâ ainsi que pour ses précieux partenaires une belle occasion de primer une partie des élèves les plus méritants du Sénégal ; autrement dit, de gratifier un lot de meilleures parmi les meilleurs, après neuf mois de labeur soutenu. Ne serait-ce que pour cette raison, le professeur d'anglais que je suis est plus qu'honoré que le choix ait été porté sur sa modeste personne pour sacrifier à la lecture de l'allocution qui marque le début de la solennité de ce jour.

Je ne courrai donc pas le risque d'endormir cette auguste assemblée par une tirade inopportune sur les offensives universalistes prêtées à la langue que j'enseigne dans cet établissement depuis maintenant trois ans, ni ne tenterai de

réfuter les instincts de phagocytose qu'elle nourrirait à l'endroit de presque toutes les autres langues. Il me suffira seulement, pour commencer, de vous résumer l'amère confiance qu'un parent d'élève m'a faite, il y a de cela deux ans, alors qu'il était venu récupérer le bulletin de notes de son enfant. « Parce que je me débrouille très mal en anglais, » me confia-t-il, « je suis passé récemment à côté d'une promotion alors que sur le plan purement professionnel, mon concurrent le plus sérieux à ce poste n'avait pas le niveau de mes stagiaires ! »

**Monsieur le Ministre,
Mesdames et Messieurs**

Mon adresse de ce matin ne portera pas pour autant sur le caractère décisif que la maîtrise de la langue de Shakespeare peut avoir sur le marché de l'emploi. Prétendant, plutôt, de ce que la plus grande composante de mon auditoire est constituée de jeunes écolières qui, à leurs heures perdues, s'exposent souvent à un impressionnant volume de chansons anglo-saxonnes, je m'en vais surtout vous entretenir de certaines interférences que ces textes musicaux peuvent avoir sur leur compétence linguistique en anglais, les apprentissages annexes à cette langue vivante, et dans une plus large mesure, sur leur conduite sociale dans le moyen et le long termes. J'ai donc intitulé cet exposé ainsi qu'il suit :

« Mon élève, sa galerie de musique et l'anglais ».

Bienvenue à toutes et à tous.

Le choix de ce thème est surtout dû par un constat que la proximité avec nos vaillantes élèves m'a permis de faire : les filles écoutent les rossignols anglo-saxons bien plus que les compositeurs nationaux. Et pour ne pas paraître quelque peu spéculatif, je me suis amusé, il y a quelques jours, à improviser un petit sondage amateur auprès de ces mêmes filles, histoire de prolonger mon oreille indiscrete en direction des mélodies qui vibrent dans leurs baladeurs. Il en ressort, dans le désordre, que le top 5 du jukebox de la MEMBA affiche des noms comme Justin Bieber, One Direction, Beyoncé, Rihanna, et Akon.

Je me suis par la suite intéressé aux détails purement linguistiques de quelques titres des quatre premiers nommés. Ils vous aideront, je l'espère, à comprendre

pourquoi certains de mes collègues puristes tonnent à leurs disciples que s'il existait une académie anglaise à l'image de celle du Collège des Quatre Nations, les virtuoses de la Pop Music auraient peu de chance d'y siéger, nonobstant la valeur artistique de leurs textes.

Pour un professeur de quelque langue que ce soit, surprendre son élève à user de double négation, par exemple, sonne à peu près comme les versets mal lus par Samba Diallo dans l'oreille de son maître coranique ; vous l'aurez remarqué, j'ai puisé dans « l'aventure ambiguë ». Or, il se trouve que ces formes de « crime linguistiques » sont récurrentes dans la versification qui fait les beaux jours de la World Music que les jeunes English lovers affectionnent tant. En chantant « Boyfriend », le canadien Justin Bieber ne se gêne point de dire “I can take you places you **ain't never** been before” en lieu et place de “...you've never been before”. En plus de faire suivre deux signes de la forme négative anglaise – ce qui coûte bien souvent des points à ses fans d'ici et d'ailleurs lors des évaluations – la star qui maîtrise parfaitement la langue anglaise se permet aussi d'y adjoindre un recours au slang, cet argot américain devenu incontournable dans le vocabulaire du Hip Hop. Ce choix peut être perçu par certains de ses fans comme une invitation à parler et ou écrire dans le même style.

Pour ne rien arranger, l'américaine Beyoncé lui emboîte le pas dans « Halo », lorsqu'elle fredonne : “I **ain't never gonna** shut you out”, alors qu'elle n'ignore pas que certains de ses adulateurs qui en sont encore au stade du gazouillement avec l'anglais ignorent, eux, qu'elle devrait plutôt dire “I **am never going to** shut you out”. Que dire alors de Rihanna qui dans « Jump » choisit allègrement – j'ai envie d'ajouter 'et impunément' – de s'égosiller ainsi qu'il suit : “**Ain't no** better way for it to be put” pour ne pas avoir à dire “**There is no** better way for it to be put”? Ou encore “I **ain't** running round chasing **no** dude,” au lieu de “I **am not** running round chasing **any** dude”. Et j'en passe.

J'aurais pu en dire autant sur le groupe anglo-irlandais One Direction, mais je crois devoir m'attarder un instant de plus sur la vulgarité – à mon avis poussée trop loin – de certains textes de la chanteuse barbadienne citée tantôt, en espérant que ses nombreuses admiratrices ici présentes me prêteront une oreille de pensionnaire d'une maison d'éducation, et non celle d'une admiratrice inconditionnelle. Je les

renvois juste aux refrains du duo « Talk That Talk » que Rihanna chante en compagnie de Jay-Z avec qui elle rivalise d'obscénité et s'en sort très bien d'ailleurs, hélas. C'est donc tout naturellement que je vous épargnerai tout commentaire sur ce texte que je trouve tout-à-fait choquant. Voici-là un argument de plus que mes collègues puristes pourront ajouter à leurs besaces à objections pour dissuader les English lovers que vous êtes de tout consommer, sans discernement.

Autrement dit, traduire le proverbe anglais « Live and Learn », à mon humble avis, par « on apprend tout, partout et chez n'importe qui », s'apparente un peu à un parjure ; essayez plutôt la version : « On apprend à tout âge ». En ce qui me concerne personnellement, je ne me suis pas gêné, lorsqu'une de mes élèves est venue m'interpeller sur ce qui pourrait excuser l'emploi de la double négation en anglais de lui rétorquer, abusivement, je l'admets : « seulement lorsqu'il s'agit d'un tube de rap et que le compositeur est afro-américain ».

Cette façon extrême, voire extrémiste de voir les choses m'a d'ailleurs coûté la face un certain matin, il y a un peu plus d'un an, alors que j'étais occupé à remplir le cahier de texte après un cours exténuant en classe de 4^{ème}. Une de mes auditrices de ce jour là – elle est d'ailleurs présente en ce lieu – est venue me trouver à ma table pour m'interrompre, l'air très sérieux : « Sir ? » me lança-t-elle. Et puis sans transition : « Ay kamb, yu peel gas ! » formule qu'elle a d'ailleurs assortie d'une gesticulation fort expressive. Quoique perplexe, il m'a fallu juste le temps d'une repartie pour conclure à une combinaison argotée qu'elle avait forcément dû emprunter à un de ces rappers de Harlem, puisque je crus entendre « I comb, you peel gas ». En d'autres termes, on me parlait ainsi du wolof anglicisé, mais moi j'écoutais et entendais du slang sans parvenir à en déchiffrer grand-chose. Par la suite, je me suis rendu compte que l'attrape-nigaud auquel je venais de succomber sans véritable résistance est très populaire, même au-delà du cadre purement scolaire.

Très chères internes de cette illustre maison d'éducation... L'autre aspect pernicieux que je crois avoir décelé au travers des paroles de certaines de vos chansons préférées – du point de vue linguistique, tout au moins – c'est quand vos idoles se passent délibérément du mot dit juste soit en l'élaguant tout bonnement, ou alors en optant pour l'emploi d'un terme très inattendu à ce moment précis du discours, ce qui peut induire les anglicistes en devenir que vous êtes en erreur, à

défaut de vous dérouter complètement. Cependant, il ne s'agit point ici pour moi de vous inviter à un mépris du recours à des procédés lyriques telles que l'ellipse, l'antiphrase, l'antonomase, l'asyndète ou encore l'hypallage, entre autres. Leur pertinence dans presque tous les genres littéraires est plus qu'indéniable. Souffrez, par contre, que je vous renvoie aux quelques passages suivants que j'ai puisé du répertoire des mêmes artistes cités tantôt.

Dans « **All Around the World** », la jeune star canadienne Justin Bieber se défait de l'auxiliaire « be » lorsqu'il se demande "**Baby what you doing?**" ou encore "**Why you acting so shy?**". Vous n'êtes sans doute pas sans savoir que c'est justement cet élément de la phrase qu'il a choisi d'omettre qui permet à son interlocuteur de savoir si les actions exprimées par les verbes « do » et « act » étaient, sont ou seront en cours d'exécution à un moment donné de l'histoire. Lorsque l'on m'expose à cette forme de conjugaison au cours de mes corrections, je ne puis m'empêcher d'annoter dans la marge de la copie de la « contrevenante » : '**What tense is this?**'

Si, par ailleurs, avant la sortie de l'album « **Run The World** », Beyoncé m'avait offert l'occasion de lire le manuscrit des paroles de sa chanson du même nom, je lui aurais sans doute fait la même remarque puisque dans un de ses refrains, elle tonne "**I'm repping for the girls who taking over the world**". Elle aussi juge facultatif, pour ne pas dire encombrant, cet auxiliaire si cher aux professeurs d'anglais, puisqu'elle récidive vers la fin de son texte, quand elle apostrophe ses chœurs par le vers "**What we run?**" avant de s'amender elle-même plus loin avec la bonne formule qu'est "**What do we run?**". A travers le vers "**Strong enough to bare the children**" de la même chanson, Beyoncé se livre également à ce qui s'apparente à une métonymie, mais sans plus. En lieu et place du verbe « bear » qui traduit l'action d'enfanter, elle glisse plutôt son homonyme « bare » qui, en plus de ne pas être un verbe mais un adjectif, traduit plutôt l'état de nudité. Je n'en dirai pas plus.

Je terminerai, sans être exhaustif, par les deux boutades que j'ai relevées à travers le lyrisme des anglo-irlandais du groupe One Direction. La première nous retourne à l'usage abusif de la double négation que j'ai dénoncé plus haut avec Justin Bieber et Beyoncé. Pour ce faire, je citerai juste le cas du vers "Don't be scared, I **ain't** going **no** where" tiré du tube « They Don't Know About us » ; vers qui, comme ceux des autres artistes que je mets aujourd'hui au banc des accusés, allie

cette incorrection grammaticale à un vocabulaire – le slang, encore lui – que peu de professeurs de langue recommanderaient à leurs apprenants.

La seconde et dernière boutade que nous devons aux One Direction nous est aussi servie dans la chanson « They Don't Know About us ». Cette fois-ci, c'est le conditionnel – une des structures grammaticales les plus difficiles à faire digérer de nos élèves – qui est malmenée de façon flagrante. En effet, Niall, Zayn, Liam, Harry et Louis, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, y combinent une proposition subordonnée articulée à l'irréel du présent à une principale qui elle, est insoucieusement laissée au potentiel, exactement ce pour quoi, chères élèves, nous privons de points, entre autres. Cela donne, sans le tempo, "But I bet you if they only knew, They **will** just be jealous of us", alors qu'il fallait dire "...They **would** just be jealous of us", à défaut de conjuguer le verbe « knew » de la subordonnée au présent simple.

Tout ceci dit, je me dois enfin de préciser qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de tenter de souffler à qui que ce soit la nature des titres propres ou non à figurer dans sa galerie de musique. Personnellement, je n'ai pas écouté un seul des morceaux dont je me suis complu ici à disséquer ce que j'appellerai les effets secondaires en milieu scolaire. D'ailleurs, je n'ai pas même pas de temps matériel à consacrer à cette forme de loisir. Il a juste suffi de demander à Google de me livrer les détails des paroles que vous gazouillez si ingénument et tout aussi périlleusement aux heures des récréations, en allant ou revenant du réfectoire ou du dortoir, si ce n'est dès que le prof mentionne, même fortuitement, la moindre portion de phrase qu'une de vos idoles aura gazouillé auparavant.

N'écoutez surtout pas Georges Clémenceau qui pensait bien dire en affirmant que « l'anglais, ce n'est jamais que du français mal prononcé. » Le théâtre s'apprend sur scène, la couture dans des ateliers et la chimie en laboratoire. L'anglais comme discipline scolaire ne sera pas l'exception en fuguant des salles de classes pour se confiner sur les podiums des concerts de musique quelque part entre Washington, Ottawa et Londres. Pour les francophones que nous sommes, les avis peuvent diverger mais préférer les Rihanna, Justin Bieber et autres One Direction à nos laboratoires de langue me paraît un saut bien périlleux, surtout lorsque l'on ne sait encore faire que gazouiller.

Ladies and gentlemen, thanks for listening...